

L'esprit de la liturgie *de Dom Romano Guardini*

La liturgie est le culte public et officiel de l'Église ; elle est exercée et réglée par des ministres choisis par elle dans ce but, qui sont les prêtres.

Jamais on ne pourra, on ne devra exiger que la liturgie soit la forme exclusive de la piété collective.

La liturgie est la norme d'après laquelle toutes les autres vies spirituelles reconnaîtront toujours le plus facilement leurs déviations et qui leur servira le plus sûrement à retrouver la *via ordinaria*.

Il est une chose que la liturgie nous enseigne avant tout : que la pensée est le support nécessaire de toute prière collective. La prière liturgique est dominée par le dogme, toute vivifiée par le dogme.

Ceci ne veut point dire que dans la prière liturgique cœur et sensibilité n'aient leur place. Toute prière est une élévation du cœur vers Dieu. Mais ce cœur doit prendre comme guide la pensée qui lui est un soutien et qui clarifie ses émotions.

Concluons : la prière destinée à satisfaire à la longue les besoins spirituels de la masse croyante doit de toute nécessité contenir dans toute sa plénitude et sa richesse la totalité de la vérité dogmatique. C'est ici que la liturgie est vraiment maîtresse. Elle intègre à la prière toute l'ampleur du dogme. Elle n'est point autre chose que la Vérité, la Vérité dans le vêtement de la prière, vérité composée de ces vérités fondamentales.

La liturgie, c'est de l'émotion domptée.

La liturgie nous enseigne aussi de quel ordre doivent être les émotions capables de donner à la prière fécondité dans le temps et efficacité générale : (...) l'adoration, le désir de Dieu, la reconnaissance, l'impétration, la crainte, le remords, l'amour, le sacrifice, la résignation, la foi, la confiance... Point de délicatesse subtile, pas de fine pointe dans le sentiment, point d'amenuisement excessif, mais des sentiments vigoureux, clairs, simples et naturels. Autre chose : la pudeur de la liturgie. (...) La liturgie a réalisé ce chef-d'œuvre et ce tour de force de permettre à la créature à la fois d'exprimer dans toute sa profondeur et sa plénitude le plus intime de sa vie intérieure et de savoir son secret gardé : *secretum meum mihi*. L'âme peut s'épancher sans avoir jamais à redouter de voir traîner au plein jour ce qui doit rester secret.

Les choses sont appelées par leur nom. L'homme est fautes et faiblesse, et c'est ainsi que le voit et l'accueille la liturgie. Toute sa nature est le plus déconcertant et énigmatique tissu de noblesse et de misère, d'élévation et de bassesse et tel nous le retrouverons dans la prière de l'Église. (...) Autant que par son naturel nous sommes frappés par la richesse de culture qui s'atteste dans la liturgie. Nous saisissons sur le vif le lent travail de construction des siècles qui ont successivement déposé ici le meilleur de leur bien.

Toute vie spirituelle qui veut durer et rester féconde a besoin non pas d'une certaine mesure mais d'un haut niveau de vraie et profonde culture. (...) L'Église a régulièrement condamné toute attaque dirigée contre la Science, contre l'Art, contre la propriété.

La liturgie ne dit pas « Je » mais « Nous ». (...) Les membres de l'État prennent d'eux-mêmes un sentiment autre que celui de simples fractions d'un grand nombre ; ils se sentent comme membres d'une unité supérieure, d'une vaste unité vivante. L'Église nous présente quelque chose d'analogue, à la vérité sur un plan et dans un ordre tout différent qui est celui du surnaturel. (...) Les croyants se sentent unis entre eux par un principe de vie positif qui leur est commun. (...) Et premièrement : un sacrifice. L'individu devra, dans la mesure où il agit comme membre de la communauté, renoncer à tout ce qui n'est que pour lui et exclut les autres. Il devra se quitter lui-même et, sacrifier à la Communauté une partie de son autonomie ; et de son indépendance. En second lieu, une contribution active, positive. On lui demandera de faire sien un contenu de vie

infiniment plus large et synthétique qui est celui de la Communauté. (...) L'individu doit renoncer à suivre ses voies spirituelles propres. C'est aux intentions de la liturgie qu'il a désormais à se plier et ses routes qu'il a à suivre. (...) La liturgie demande l'humilité. (...) Ce qu'on va nous demander, c'est d'ouvrir ces barrières que nos délicatesses de sensibilité referment si jalousement sur le secret de notre vie spirituelle, c'est d'aller chez les autres, de nous mêler à eux, de partager leur vie. C'est tout un entrelacement complexe de notre moi à autrui auquel il va falloir nous résigner.

On ne demandait que de l'humilité; maintenant c'est l'amour qu'on exige, le don vivant de soi-même. (...) Maintenant, ce qu'il s'agit de dompter, c'est notre répugnance à accepter à nos côtés des vies étrangères, vies réelles, concrètes, corporelles. Il va falloir dominer l'horreur naturelle que nous avons à ouvrir notre cœur, mater cet aristocratism qui n'accepte comme compagnons que les êtres qu'il a lui-même élus et auxquels il s'est volontairement ouvert.

Deux courants apparaissent très nettement dans la liturgie : l'un qui pousse l'âme à la vie collective et l'autre, aussi vigoureux que le premier, et qui s'oppose à ce premier et veille à ce que certaines limites ne soient pas franchies ; l'individu, sans doute, est membre du tout, mais il n'est point que cela ; il ne se dissout pas dans le tout ; il lui est subordonné et y est inséré, mais de telle manière que sa personnalité demeure intacte et respectée, continuant de reposer en elle-même.

Le style, c'est la traduction extérieure du fait qu'une manifestation de vie déterminée a rencontré son expression adéquate et parfaite.

Le particulier est absorbé par le type. (...) Du fait historique et unique est dégagée la signification éternelle et générale. Le personnage particulier incarne le type universel.

En voyant bien clairement ceci : qu'il n'est point loisible d'opposer l'une à l'autre la vie spirituelle individuelle avec tout son particularisme et la vie liturgique avec son trait essentiel d'universalisme. Il ne faut point dire : ceci ou cela, mais ceci et cela. Ces deux spiritualités devant coexister dans une vivante collaboration. (...) Le tempérament que nous avons ici en vue semble, au premier aspect, présenter des affinités infiniment plus étroites avec l'esprit de la liturgie. Il (...) est tout naturellement porté à faire de ces manifestations extérieures le véhicule expressif de sa propre vie intérieure.

Un symbole naît chaque fois que l'intérieur, le spirituel, trouve son expression dans l'extérieur, dans le corporel, (...) en vertu d'une convention, (...) investi d'un message général. (...) Il faut encore que la transposition, la projection de l'interne dans l'externe se fasse avec un caractère de nécessité essentielle, obéisse à une nécessité de nature. (...) Cependant, pour qu'il y ait symbole au sens plein du mot, il faut encore quelque chose de plus ; il faut que ce symbole soit nettement circonscrit et que la forme expressive ne puisse se prêter à traduire quelque autre contenu spirituel. Cette forme, envisagée comme traduction au dehors d'un contenu spirituel déterminé, devra parler un langage clair, lui aussi nettement déterminé et qui ne puisse donner lieu qu'à une interprétation unique. Elle devra être comprise de tous. (...) Tout ces signes possèdent un double et grand pouvoir d'impression et d'expression. D'impression, en ce sens qu'ils prêtent à la vérité une force pénétrante, un dynamisme persuasif que ne possède pas le langage, le mot écrit ou parlé. D'expression, en ce sens qu'ils sont doués d'une vertu libératrice particulière, qu'ils traduisent et projettent la vérité avec une plénitude que le mot, encore une fois, ne détient point.

Le principe qui donne aux choses (comme aux faits) le droit à la vie et qui légitime leur nature particulière, très souvent n'est pas leur adaptation à une fin pratique. (...) Or chaque objet est, dans le même temps qu'il correspond à une fin, également une chose qui repose en elle-même, qui est à elle-même sa propre fin. Beaucoup d'objets ne sont presque que cela. Nous ferons mieux d'employer ici le mot sens (Sinn). De tels objets en effet, s'ils n'ont point d'utilité au sens strict de ce terme, ont un sens. (...) Vides d'utilité ils sont, et en rigueur de termes, pleins de sens. Utilité et sens sont les deux formes que peut revêtir le droit d'un être à l'existence. (...) [La liturgie] est à elle-même jusqu'à un certain degré du moins sa propre fin. Selon le sentiment de l'Eglise, elle ne doit pas être considérée comme une étape, comme une route vers un but situé en dehors d'elle-même, mais comme un monde de vie reposant en lui-même. (...) Au vrai, il y a une première et

capitale raison pour laquelle la liturgie ne peut connaître de fin utile; c'est que sa raison d'être est Dieu et non pas l'homme. Dans la liturgie ce n'est pas sur lui-même mais sur Dieu que l'homme dirige sa vue. (...)

Son geste se fait spontanément rythme, danse et image, rime, harmonie et chant. Telle est bien en effet l'essence du Jeu : la Vie s'épanchant librement et sans but, prenant possession de sa propre plénitude, chargée et saturée de sens par le seul et simple fait de son existence.

L'homme a devant les yeux l'objectif de ce qu'il veut être et aussi de ce qu'il doit être. Cet idéal, il tente de le réaliser et prend alors conscience de l'immense résistance qu'oppose la vie à son effort. Il connaît quelle rare, quelle exceptionnelle réussite représente pour la créature le fait d'être ce qu'elle voudrait et ce qu'elle devrait être. Ce conflit entre son rêve et la réalité, il essaiera de le résoudre sur un autre plan, dans un autre ordre, dans le royaume irréel de l'imagination : dans l'Art. (...) Mener son jeu devant Dieu. Non pas créer, mais être soi-même une oeuvre d'art, voilà l'intime essence de la liturgie. De là en elle le mélange sublime de profond sérieux et de divine allégresse.

Image de la création divine qui a fait les choses pour qu'elles soient, ut sint. La liturgie nous offre le même spectacle.

Voilà donc une des tâches de l'éducation liturgique : l'âme devra apprendre à ne pas chercher partout le but utile, à ne point vouloir à toutes forces trouver à tout une fin, à oublier d'être par trop prudent et « adulte » ; elle devra apprendre à... vivre, sans plus. A renoncer, dans la prière du moins, à cette fièvre d'activité qu'allume et fouette la poursuite du but. A prodiguer, à gaspiller son temps au service de Dieu. A ne point compter, à ne point peser, dans le jeu sacré, chaque mot, chaque pensée, chaque geste, en se demandant toujours : pourquoi et dans quelle fin? Il faudra se résigner à ne pas vouloir toujours faire quelque chose, atteindre quelque chose, accomplir quelque chose d'utile. Il faudra se résigner à mener sous les yeux de Dieu, en beauté, liberté et sainte allégresse, le jeu de la liturgie que Dieu lui-même a réglé.

La liturgie c'est de la Vie devenue Art. (...) De cette forte impression sur le sens peut naître un danger : qu'on ne voie le culte que sous l'angle esthétique, qu'on n'en apprécie que la teneur de beauté. (...) C'est déjà diminuer l'oeuvre d'art que de la voir sous le seul angle artistique. Son message, son sens, en tant que forme, ne se dégage pleinement que situé dans le cadre et l'ensemble de la vie. (...) Quel rôle revient au pur élément esthétique, à la Beauté, dans l'opus liturgique ? (...) Cette expression totale, claire, nécessaire de la vérité de la vie intérieure dans ce qui paraît en dehors qui est proprement la Beauté. « Pulchritudo est splendor veritatis » « est species boni, » nous dit la vieille philosophie. La beauté est le resplendissement parfait qui révèle la vérité intérieure et le bien essentiel de l'être. La Beauté est une valeur autonome, en possession d'une dignité propre, elle n'est ni le Vrai ni le Bien et n'en saurait être dérivée. (...) Et la Beauté, elle, c'est la joyeuse splendeur qui éclate à nos yeux quand Dieu permet que dans une heure favorable la vérité cachée se révèle à notre regard, quand l'image extérieure est vraiment et de tous points l'expression totale et pure de l'intérieur.

Ce n'est point pour créer de belles images, nous donner des phrases harmonieuses, nous présenter des gestes gracieux ou solennels, que l'Eglise a édifié l'Opus Dei mais bien pour autant qu'il ne s'agit point simplement de rendre à Dieu un tribut de louanges afin de sauver nos âmes de leur détresse. La liturgie ne se propose que d'exprimer ce qui se passe à l'intérieur de l'humanité chrétienne : la vie de Dieu, dans la personne du Christ, saisissant par le Saint-Esprit, la créature ; celle-ci, la créature, née à une nouvelle vie, renouvelée en réalité et vérité dans son être et dans sa vie ; cette vie nouvelle se développant, se nourrissant, s'étendant, partant de Dieu dans le sacrement et la Grâce, pour aboutir à Dieu dans le sacrifice et la prière ; et cela dans le renouvellement constant, mystérieusement réel, de la vie du Christ tout le long de l'année ecclésiastique. La liturgie, c'est tout cela s'accomplissant, se révélant, s'enseignant, se transmettant dans les formes déterminées du verbe, du geste, de l'instrument cultuel et du symbole. C'est donc d'abord et avant tout de réalité qu'il s'agit ici; de rapprochement entre une créature réelle et le Dieu réel, de la grave affaire de notre salut.

La liturgie ne fournit à l'homme dans la lutte journalière aucune impulsion immédiatement

transformable en action, aucune idée d'où puissent être tirés des matériaux de première main. (...) Son ambition est d'amener l'homme à son vrai rapport, à son rapport essentiel avec Dieu (...), [qu'il] conquière la rectitude intérieure. La conséquence sera que le jour où il se trouvera devant l'action à accomplir il agira en conformité avec cet état d'esprit, c'est-à-dire en justice et droiture. (...) Le Moyen Age a posé du moins théoriquement le primat de la connaissance sur l'action, du Logos sur l'Ethos. (...) « Au commencement était le Verbe, le Logos ! » Et c'est pour cela que la contemplation est le principe intérieur essentiel de la vie, de la vie saine et vraie. L'élan actif de la volonté, de l'action, de la recherche, doit toujours reposer sur une profondeur silencieuse qui regarde vers la Vérité éternelle et immuable. C'est là l'esprit de paix, enraciné dans l'éternel. (...) Ce n'est toutefois qu'en apparence que la liturgie paraît se désintéresser de la vie morale de l'homme, de son effort, de son action. En vérité elle sait fort bien que quiconque vit en elle possède la vérité, la santé surnaturelle, la paix intime et que celui qui quitte son royaume sacré pour affronter la vie saura y faire rayonner sa force.

On notera au passage une excellente exposition et critique de la dérive kantienne de la pensée :

L'époque moderne a apporté avec elle une révolution profonde. D'abord le cadre politique et social de la vie castes, communes, empire subit une transformation profonde. Le pouvoir ecclésiastique se voit menacé dans la souveraineté absolue, même temporelle, qui a été si longtemps son privilège. L'individualisme se développe et s'enhardit. Il amène avec lui la critique scientifique, particulièrement la critique de la connaissance.

Toutes les recherches précédentes relatives à la nature de la Connaissance avaient toujours eu un caractère constructif. Maintenant, provoquées et soutenues par une profonde transformation des esprits, ces mêmes recherches prennent, pour la première fois, un caractère proprement critique. Le Connaître lui-même est mis en question. La conséquence est un déplacement et un glissement du centre de gravité de la vie intellectuelle du Connaître dans le Vouloir. L'Action, l'acte de l'individu reposant sur lui-même, acquiert une importance tous les jours plus grande. La vie active prend le pas sur la vie contemplative ; le Vouloir prime le Connaître. A l'intérieur même de la Science, pourtant essentiellement ordonnée à la Connaissance, la volonté acquiert une singulière importance. Au lieu et en place de l'usage ancien de la vérité considérée pendant des siècles comme un bien acquis et sûrement possédé qu'on se contentait d'étendre et d'approfondir dans un sentiment d'absolue sécurité, surgit le problème, la recherche fiévreuse de la Vérité inconnue, incertaine et fuyante. On substitue toujours davantage à l'exposition et à l'assimilation du Vrai la culture de la recherche individuelle. Le monde scientifique tout entier revêt une physionomie nouvelle, combative, entreprenante, agressive. Il ressemble maintenant à quelque puissante association de travail possédée et dévorée par la fièvre de la production. Cette disposition mentale au primat du Vouloir devait aussi s'exprimer scientifiquement, et prendre le caractère d'un axiome. Telle fut l'oeuvre accomplie par Kant ; à côté de l'ordre de la Représentation, de la nature, dans lequel l'entendement seul est compétent, il place l'ordre de la Réalité, de la Liberté dans lequel agit la volonté. Un troisième monde, le monde de Dieu et de l'âme, surgit comme postulat de la vie de volition. Et tandis que l'Intelligence à elle seule ne peut rien affirmer sur ces derniers objets parce qu'elle est enfermée dans l'ordre de la nature, elle reçoit de la Volonté, qui a besoin de ces mêmes objets pour vivre et pour agir, la croyance à leur réalité et les suprêmes régulations de sa conception du monde. Dès lors le primat de la volonté est fondé. La volonté, avec tout son système éthique de valeurs, prend le pas sur la connaissance et sur toute la hiérarchie de valeurs qui en dépend. L'Ethos a reçu la primauté de fait sur le Logos.

Voilà donc la glace brisée. Du point que nous venons de marquer part la ligne d'évolution philosophique qui à la « volonté pure » de Kant substitue la volonté psychologique et constitue celle-ci reine et maîtresse de la vie : Fichte, Schopenhauer, Hartmann, Nietzsche enfin, où cette doctrine trouve son expression la plus dure. Il proclame la « volonté de puissance ». Aux yeux de

Nietzsche, est vrai tout ce qui ennoblit et assainit la vie, tout ce qui achemine l'humanité vers le type, du « surhomme ». Le pragmatisme est constitué : la vérité n'est point une valeur autonome dans les choses de la philosophie et de l'esprit, elle est l'expression mentale de la capacité contenue dans une proposition ou une conception d'aider au mouvement actif de la vie, d'ennobler le caractère et tout le comportement moral. Pour cette philosophie la vérité se ramène en dernière analyse à un fait moral, pour ne pas dire mais ici nous dépasserions les limites de ces quelques considérations un fait vital.

C'est de cette primauté de la volonté et de ses valeurs propres que l'époque présente reçoit son empreinte, sa physionomie spécifique. De là découle sa fièvre de mouvement, sa folle hâte aussi bien dans le travail que dans le plaisir, son respect agenouillé devant le succès, la force, l'action, son ambition de pouvoir. De là découle encore son sens aigu, exacerbé, du prix du temps, sa volonté de consumer ce temps dans l'action jusqu'à ses dernières limites. De là vient encore que des formes de vie intellectuelle comme celles des anciens ordres contemplatifs qui représentaient, dans le cadre de la pensée d'alors, des puissances souveraines respectées et aimées par tout l'univers croyant se voient à peine comprises aujourd'hui même de bien des catholiques et doivent être défendues par leurs tenants contre le reproche de vie inutile et oisive. Cette tendance, déjà marquée sur notre terre d'Europe dont la culture plonge de profondes racines dans le passé, s'affiche crûment et sans voiles dans le Nouveau Monde. Là la volonté d'action domine tout. L'Ethos a la primauté absolue sur le Logos, la vie active sur la vie contemplative.